

Une Ancienne hyperactive

Interview de Geneviève Damas. (Ads 88) par Michel Jadot (Ads 70)



Molly au Château ; Crédit photographique : Julien Pohl

Horizons : Geneviève, le virus du théâtre ne date pas d'hier ?

Geneviève : Après le collège (1988), j'ai suivi des études de droit, d'abord à Saint-Louis et puis à Louvain-la-Neuve. Je viens d'une famille de professeurs d'université et de juristes et il paraissait impensable que je n'use pas à mon tour les bancs de la faculté (même ma grand-mère, née en 1910, a étudié la pharmacie). Seulement, seulement, depuis l'enfance, mon père m'avait traînée au théâtre, au musée, au cinéma voir les films de Chaplin et de Jacques Tati « pour la culture, disait-il, pour la culture » et sans s'en rendre compte m'avait inoculé un étrange virus. Il s'en est aperçu avec horreur quelques années plus tard et mes jeunes frères ont été privés de tous ces plaisirs. En sortant du collège, je pensais donc pouvoir faire le grand écart entre mes deux centres d'intérêt en cantonnant le théâtre au rang de hobby.

Erreur ! Après un an d'études, je sentais que je n'étais pas tout à fait à ma place. Ça marchait mais je comprenais qu'en droit je ne pourrais jamais faire entendre ma petite voix personnelle. Alors, en deuxième année, quand, en entrant au cercle, j'ai vu une petite annonce pour une audition pour le spectacle des étudiants, je me suis présentée. J'y ai été retenue et je me suis amusée comme une folle. De fil en aiguille, je me suis inscrite au Conservatoire en déclamation pendant mes deuxièmes et troisièmes licences et puis, après le droit, à l'IAD. Le théâtre, et la littérature, m'offrent à la fois la rigueur et le plaisir ; le maîtrisé et le débordant... Cependant, après toutes ces années, je peux le dire : je ne regrette pas d'avoir « fait mon droit ». Tout le monde m'avait tellement asséné, ressassé cette phrase et je me disais, ils ont beau jeu de le répéter, ils ne sont pas à ma place. Mais c'est vrai, le droit m'a



L'épouvantable petite princesse ; Crédit photographique Danièle Pierre

apporté une structure, une ouverture sur un autre univers. Et puis concrètement, dans la gestion de ma compagnie, il y a des contrats d'emploi, des bilans, des assemblées générales...

qui bénéficient le plus d'aide d'autrui sont celles qui sont aussi le plus actives. Le conseil ici est de ne pas tarder. Semez le plus tôt possible afin de pouvoir récolter plus et mieux dans le futur.

Horizons : Parle-nous de Molly et des aventures théâtrales dans lesquelles elle t'a emmenée...

Geneviève : Molly à vélo reste pour moi une aventure magnifique. C'est un texte que je portais en moi à mon insu, je voulais écrire l'histoire de quelqu'un qui est dans l'ombre et je l'avais imaginée travaillant au club de sport, à la merci de son patron, une sorte de blufeur de

province. Mais au fur et à mesure, s'est imposée l'histoire de cette fille qui fait du sport et qui se bat pour son amie atteinte d'une tumeur au cerveau. C'est le deuxième texte de théâtre que j'ai écrit et avec lui de nombreuses portes se sont ouvertes. J'ai eu la chance de travailler avec Pietro Pizzuti, quelqu'un que j'estime beaucoup. Alors que souvent le montage d'une production est complexe, là presque miraculeusement, j'ai trouvé des coproducteurs en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Au niveau de l'édition, ça s'est aussi réglé en deux coups de cuiller à pot. Les réactions du public ont été très chaleureuses, émouvantes. Et la critique m'a décerné le prix du Théâtre, Meilleur Auteur. Que rêver de mieux ? Après cela, dans le milieu théâtral, j'ai senti qu'il y avait beaucoup de confiance dans ce que je proposais. C'était formidable. Il y a eu néanmoins un aspect un peu moins positif, j'ai mis

trois ans à enfin pouvoir écrire autre chose, parce que je vivais une pression énorme. Je me disais, il faut que ce soit aussi bien que Molly et je me censurais... Mais cela est passé, maintenant, j'appréhende les choses plus simplement.

Horizons : Et les portées-portraits ?

Geneviève : Ce sont des lectures d'extraits de romans (belges principalement) que j'organise à Passa Porta (un lieu géré conjointement par une association francophone et une association néerlandophone) par un comédien accompagné d'un musicien. Le but est d'abord de faire passer aux gens une bonne soirée mais aussi de leur donner envie de lire. Nous visons un public qui n'a pas l'habitude des soirées littéraires. C'est très important pour moi. Parce qu'ici, en Belgique, nous avons des auteurs magnifiques et le grand public ne les connaît pas. L'année dernière, dans une classe, je parlais de Jacqueline Harpman à des étudiants de rhétorique et j'ai été désarçonnée par la question d'une élève : « Mais, à quoi ça sert de lire la littérature belge ? ». J'organise ces lectures pour qu'on ne me pose plus jamais la question. Parce que notre littérature, c'est notre identité, c'est elle qui charrie ce qui nous appartient en propre : nos questions, nos valeurs, nos fondements et aussi ce qui fait notre folie et notre singularité. Je crois que c'est parce que tout au long de notre histoire la Belgique a été un territoire sous influence, dominé, que nous n'avons pas pris l'habitude de revendiquer cette part de nous-même qui est inaliénable, notre culture.

Horizons : Penses-tu que ton éducation a visé à occulter tes talents artistiques, ou au contraire, en a favorisé l'éclosion ?

Geneviève : Je ne pourrais pas faire ce métier si je n'avais eu une éducation « d'ouverture ». Je suis née dans une famille où l'on pensait que la culture et l'amour des arts fait partie de l'éducation et aussi qu'on ne peut vivre replié sur soi mais en relation avec le monde. Mes parents m'ont orientée vers des écoles qui défendaient ces points de vue. Evidemment, au moment où il s'est agi de faire le grand saut et d'embrasser une profession artistique, tout n'a pas été aussi simple et il a fallu rompre quelques amarres mais je crois que cela est inhérent à tout choix.

Horizons : Aujourd'hui tu pénètres dans un autre cénacle, celui du monde économique ? pour quoi y faire ?

Geneviève : Je disais qu'après le collège, j'avais la sensation qu'il me fallait faire un grand écart pour concilier mes études avec ma passion. Avec le séminaire **Creative Management** que nous avons imaginé avec Jean-Michel Guérit et Laura Liard, spécialistes en neurosciences et Jacqueline Pairon, consultante en communication, j'ai l'impression de relier ce qui était séparé : je reviens au monde que j'ai quitté en lui amenant ce que j'ai appris durant toutes ces années... Notre postulat est de donner, en deux jours, un souffle nouveau à l'entreprise en sortant

le management d'un certain formalisme et en stimulant la créativité du manager. Souvent, en entreprise, on oppose esprit logique à créativité, contrôle à émotion, esprit scientifique à imagination en ayant la sensation que l'un est exclusif de l'autre. L'idée ici est de faire prendre conscience que les émotions, la singularité peuvent être un plus au niveau de la gestion et de la prise de décision en entreprise. Mes collègues en neurosciences et communication étayent cela de manière théorique, donnent des pistes concrètes tandis que je propose aux participants un jeu de rôle, par le biais de techniques d'écriture et d'improvisation théâtrale. Chaque participant va s'inventer un personnage, un « double imaginaire » qu'il va mettre en action l'espace de deux jours et fera interagir avec ses partenaires. Il va ainsi expérimenter de manière virtuelle des situations, des attitudes, des défis nouveaux... qu'il pourra mettre au service de son activité dans la vie réelle.

Horizons : Quelle valeur vas-tu lui apporter ? Sa logique ne t'effraie-t-elle pas ?

Geneviève : Pour entreprendre, il faut de l'énergie, des idées, une équipe, un amour du challenge, de la combattivité... , ça c'est formidable ! Ce qui est effrayant pour moi, dans l'entreprise, c'est quand le commercial, le rentable prime tout, que l'humain passe au second plan et est broyé pour ces vocables. Avec le séminaire Creative Management, je veux pouvoir amener de l'humain, de la singularité au sein de l'entreprise. Souvent pour diriger une équipe, on se dit il faut que je sois fort, que j'aie de l'autorité, que je cache mes émotions... Cela implique un management assez dur tant pour celui qui le pratique que pour celui à qui il s'impose. Si on peut faire comprendre à ceux qui détiennent le pouvoir qu'en ne cachant pas ses émotions, qu'en montrant qui on est et qu'en faisant appel à l'imagination, on peut fédérer une équipe autour d'un projet, la motiver, l'impliquer plus encore, on a tout gagné. D'autant que si le manager laisse exprimer sa créativité, il sera à même de l'apprécier au sein de son équipe ; s'il accepte ses émotions, il pourra les laisser s'épanouir au sein de son équipe... C'est un défi ce séminaire car je me rends bien compte qu'on propose quelque chose à contrecourant de la pensée ambiante. D'autant qu'actuellement avec la crise, beaucoup de gens ont peur et se posent avec plus d'acuité encore la question de la rentabilité. Alors investir dans l'humain ? Je crois que c'est le défi du siècle dans lequel nous vivons.

Geneviève a publié aux éditions Lansman :
Molly à vélo (2004),
Molly au château (2007),
L'épouvantable petite princesse (2007)
Le site : www.albertine.be